Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]

Autor(en): **Assollant, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 30

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176663>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les abonnés.

L'autre soir, dans une réunion animée par la gaieté la plus franche, nous avons entendu porter un toast auquel, pour notre part, nous avons applaudi du fond du cœur; c'était un toast aux *abonnés*, sans distinction aucune. Si cette classe bienfaisante de la population mérite cent fois et plus les honneurs d'un *vivat*, elle présente assez d'intérêt pour devenir le sujet d'un article particulier; aussi, qu'on ne soit pas étonné de l'initiative que nous prenons à cet égard. Ah! que nous sommes bien de l'avis de ce journaliste qui s'écriait dans un moment d'expansion: « Mes abonnés!... je voudrais que l'occasion se présentât chaque jour, pour moi, de leur sauver à tous la vie! » Il ne faudrait pourtant pas conclure de ce qui précède que grâce aux abonnés, le journaliste roule sur l'or, les billets de banque et tout ce qui s'en suit, hélas! non; mais la grande cause de la sympathie qui unit le journaliste à ses abonnés, est toute entière dans la satisfaction qu'il éprouve à être quelque chose, si peu que ce soit, dans la vie de ceux-ci. Quelques instants lui sont consacrés chaque jour, chaque semaine ou chaque mois; à la longue, il entre dans les habitudes de ses lecteurs, quelquefois même il leur devient presque nécessaire... en faut-il davantage pour l'engager à surmonter toutes

les épreuves de la profession, et pour le rendre, en outre, le constant obligé de ses abonnés. Nous allons diviser ces derniers en catégories, dans lesquelles pourront à leur choix prendre place nos chers lecteurs.

Il y a d'abord l'*abonné amateur*, que nous pourrions aussi nommer l'*abonné modèle*. C'est celui qui vient de son plein gré au bureau, se fait inscrire pour un abonnement à l'année, paie comptant, recommande de l'exactitude dans l'expédition du journal, et sort avec un sourire satisfait.

Vient ensuite l'*abonné complaisant*, qui reçoit le journal, le lit par mégarde une fois sur dix. S'il ne l'a pas refusé d'abord, c'est par pure bonté d'âme et pour donner satisfaction à des sentiments généreux. Disons, en passant, que ceux de cette espèce ne sont pas rares.

Nous noterons après l'*abonné collaborateur*, qui d'une main paie son abonnement, et de l'autre apporte quelques discrets manuscrits signés d'une modeste initiale accompagnée de beaucoup de ****. Il n'en est pas de plus aimables, de plus charmants; on n'en voudrait pas d'autres... mais il y a ces diables de manuscrits!...

Voici venir l'*abonné sans le savoir* ou l'*abonné grand seigneur*. Le journal lui est adressé en compagnie de plusieurs autres qui s'étalent dans son cabinet pour y

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

Les deux amis se séparèrent. Trois jours après, Roquebrune se faisait présenter à New-York dans le club des *riflemen*. Justement lord Aberfoïl était sur le point de tirer à la cible, car c'était l'homme du monde le plus occupé de faire des tours de force ou d'adresse. En voyant Roquebrune, il se hâta de faire feu et manqua le but. Le Canadien sourit d'un air méprisant.

« Milord, dit-il, vous n'êtes pas de force.

— Je ne suis pas de force! répliqua l'Anglais en colère. Monsieur, vous me rendez raison de ce mot.

— Très-volontiers, milord, mais avec quelle arme? »

En même temps il prit la carabine que l'Anglais avait déposée à terre, visa la figurine en plâtre qui servait de but, et la brisa à une distance de cent cinquante pas.

« Vous voyez, milord, qu'il faut renoncer à la carabine.

— Encore un échec, dit tristement lord Aberfoïl; mais j'aurai quelque jour ma revanche. Ce soir, je donne un grand souper aux membres du club des *riflemen*. Venez avec nous. »

Ce souper, comme Roquebrune l'avait prévu, était un piège que lui tendait Kilkenny. Le lord, furieux de ses deux défaites, voulait pousser le Canadien à boire et le faire tomber sous la table; mais celui-ci, se tenant sur ses gardes, refusa le pari, et, profitant de la gaieté que le souper avait répandue parmi les convives, prononça le nom de miss Cora Butterfly. A ce nom, on cessa de parler politique, et tous les verres furent remplis jusqu'au bord. « Je bois, dit un des assistants, à la perle de New-York, à la belle des belles, à miss Cora Butterfly. » Ce toast fut suivi d'applaudissements unanimes. Toutes les têtes étaient échauffées et l'on se mit à commencer l'éloge de la jolie New-Yorkaise. L'un

faire une courte apparition. En effet, ces feuilles se précipitent bientôt après à l'office, à la cuisine, chez le portier, où elles vont faire les délices des gens de la maison.

N'oublions pas de mentionner l'*abonné par raccroc*, c'est-à-dire celui qui a oublié de retourner le journal en temps opportun et qui a trop de délicatesse pour ne pas le garder au moins trois mois. — Encore un procédé délicat des plus louables.

Nous arrivons enfin à l'*abonné intime*, c'est celui qui, en vertu de l'abonnement qu'il paie quelquefois et de l'amitié qu'il vous porte toujours, vous assassine de critiques, de conseils et de plaisanteries sur tout ce que vous faites. C'est lui qui vous accostera, par exemple, par ces paroles : « Quelle épouvantable tartine nous as-tu servie dans ton dernier numéro ? » ou bien : « Quel affreux *canard* nous apportes-tu aujourd'hui ? etc., etc., etc. » Il faut reconnaître, cependant, qu'il y a des personnes encore plus difficiles, ce sont les *connaissances*, non abonnées, mais lisant par hasard le journal pour vous communiquer leurs impressions. C'est pour le coup que votre modestie est à l'aise avec ceux-là ; quand on les a écoutées un moment, on est tenté de retourner à l'école pour y apprendre à lire d'abord, à écrire ensuite et à penser après ; tant on est peu rassuré sur son maigre savoir.

En terminant ces lignes et en protestant de nouveau de notre attachement sans bornes pour tout ce qui est l'ombre d'un abonné, nous voudrions glisser en post-scriptum une petite insinuation pour engager quelques personnes à s'ab.... mais nous craignons d'être indiscrets et nous répéterons seulement l'adage consacré :

A bon entendeur.... salut ! H. R.

L'histoire du canton de Vaud racontée par ses chansons.

VIII.

Nous aurions à citer maints autres chants de cette époque :

Courberais-tu ta tête, brave et loyal Vaudois,
Sous le joug que t'apprentent, etc.

vantait sa beauté, l'autre sa grâce, un autre son esprit, un autre son talent pour la danse, un autre la fortune du vieux Samuel. Au milieu de ce feu de propos croisés et interrompus, Roquebrune dit d'une voix claire :

« Quel dommage qu'une beauté si rare et si parfaite soit près de se marier ! Nous ne pouvons plus l'aimer que de loin.

— Oh ! dit le lord Aberfoïl d'un air fat, si je voulais m'en donner la peine !

— Ni vous, milord, ni personne. Elle est fiancée à un Français de mes amis.

— Par les mânes de Richard Strongbow, s'écria Kilkenny, à moins que ce Français ne soit le grand diable d'enfer, je parie qu'avant quinze jours son mariage sera rompu.

— Milord, dit dédaigneusement le Canadien, souvenez-vous des chutes du Niagara. La France vaincra l'Angleterre encore une fois.

— Je parie mille dollars qu'il sera rompu, s'écria Aberfoïl, et que j'épouserai miss Butterfly avant trois semaines.

Mais il nous répugne de rappeler davantage ces années de dissensions civiles, qui heureusement ont cessé depuis longtemps entre les cantons.

Dans les mêmes temps, 1814 ou 15, un jeune royaliste français quittait son pays pour se soustraire au joug napoléonien, et, traversant le Jura, venait en fugitif demander un asile aux nobles propriétaires du château de Vincy ; bientôt après, errant de nouveau sur les rives de notre Léman, il s'arrêtait quelques semaines aux environs de Meillerie, d'où il laissait échapper ces vers si touchants :

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
Viens reposer ton aile auprès de moi, etc.

On était loin alors de se douter que leur auteur était ce Lamartine, qui devrait plus tard immortaliser nos rives par sa méditation *le Lac*, que notre Niedermeyer mit plus tard en musique.

C'est au même ordre d'inspiration que doit appartenir ce chant si frais et si pur, dont la suave mélodie reproduit avec tant de charme la poésie des soirs d'été de notre beau Léman.

LA SUISSE AU BORD DU LAC.

L'encens des fleurs embaume cet asile,
La nuit descend à pas silencieux
Le lac est pur, l'air est frais et tranquille,
La paix du soir se répand en ces lieux.

O ma patrie,
O mon bonheur !
Toujours chérie,

Tu rempliras mon cœur.

Venez jouir, ô mes chères compagnes,
Du plus beau soir après le plus beau jour ;
Faisons redire à l'écho des montagnes
Ces chants si purs de tendresse et d'amour :
O ma patrie, etc.

Phœbé perçant à travers le feuillage,
De mon ami m'annonce le retour ;
Déjà j'entends au lointain du rivage
Sa douce voix répéter à son tour :
O ma patrie, etc.

La liberté, comprimée par les événements qui amenèrent la chute de Napoléon et le règne de la Sainte

— Je tiens le pari, » dit Roquebrune.

Le lendemain, les fumées du vin étant dissipées, Aberfoïl se souvenait à peine de son pari ; mais Roquebrune n'avait garde de le lui laisser oublier.

Le lord Aberfoïl, comte de Kilkenny, pair d'Écosse et d'Irlande, était le plus grand fou des Trois Royaumes. Ruiné par ses voyages et ses paris, il fuyait Londres et ses créanciers. L'éloge qu'on avait fait de la beauté le touchait peu ; il n'aimait que la chasse au renard, la boxe et les festins ; mais il souriait à la pensée d'hériter du vieux Butterfly. Il ne doutait point d'ailleurs que son nom, son titre et son mérite extraordinaire, ne vinsent aisément à bout d'une petite Américaine. Il fit donc les premières démarches pour se rapprocher de Cora, qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Néanmoins il affectait la plus grande réserve.

(La suite prochainement.)